

## Corrigé : question d'interprétation philosophique

« D'après Platon, que perdons-nous quand nous nous exprimons à l'écrit ? »

**(accroche – facultatif)** Selon le dicton populaire, « les paroles s'en vont, les écrits restent ». **(analyse de l'accroche)** Cet adage est en fait la traduction d'une locution latine, qu'on attribue à Caius Titus. C'est d'abord un conseil de prudence vis-à-vis des choses que nous écrivons. C'est bien compréhensible pour un homme politique : pour ne pas être accusé de mensonge ou de trahison, il faut peser chacun de nos mots pour tracer avec soin les limites de nos engagements. Et symétriquement, il importe de pouvoir compter sur la parole des autres, pour pouvoir agir efficacement en fonction d'eux.

**(réponse d'opinion commune)** Au-delà du plan purement politique, on pourrait aisément étendre ces remarques à toutes les formes du discours écrit. Le langage des livres de littérature ou de philosophie peut nous apparaître comme supérieur au langage courant, dans la mesure où **(argument de l'opinion commune)** un écrit nous apparaît comme le résultat d'un travail de composition minutieux et patient. Celui qui écrit peut s'octroyer le luxe de penser son discours en profondeur, puisqu'il n'est pas soumis aux impératifs du dialogue : nul besoin de répondre vite, de répondre à propos ou de répondre aux questions qui intéressent son interlocuteur. Pourtant, c'est cette apparente supériorité de l'écrit sur l'oral qui est féroce ment attaquée par Platon dans le texte qui nous est proposé. **(exposition du sujet)** D'après lui, que perdons-nous quand nous nous exprimons à l'écrit ? **(thèse du texte)** La thèse de Platon, ici, est que contrairement à l'oral, l'écrit perd l'essentiel de ce qui se joue dans la pensée : son dynamisme même.

**(analyse du texte)** Dès l'abord, Platon construit sa critique autour d'une ressemblance entre l'écriture et la peinture. Ce qui caractérise la peinture, d'après Platon, c'est qu'elle représente certains corps en mouvement, en donnant l'apparence de la vie et du mouvement. Pourtant, cette apparence de vie n'est précisément qu'une apparence, et l'image du corps vivant en mouvement reste toujours statique et morte - précisément parce qu'elle n'est qu'une image. Appliquons cette analyse au cas du discours écrit : l'écrit, lui aussi, veut exprimer un certain mouvement : le mouvement de la pensée de son auteur. Cependant, nous dit Platon, « si on interroge [les discours], parce qu'on souhaite comprendre ce qu'ils disent, c'est une seule chose qu'ils se contentent de signifier, toujours la même » : l'écrit est figé dans ses significations. Il exprime certes une pensée, mais il n'en est que l'image statique et morte. Quand nous nous exprimons à l'écrit, ce que nous y perdons c'est donc l'essence même de la pensée, dans la mesure où la pensée désigne une activité spirituelle dynamique et mouvante.

**(interprétation du texte)** C'est bien le problème qui se pose à nous quand nous essayons de comprendre un texte philosophique. On ne peut pas lire un texte de philosophie comme on lirait un article de journal, dans la mesure où la lecture d'un texte de philosophie implique une activité de réflexion de la part du lecteur. Une véritable compréhension suppose de pouvoir identifier la question à laquelle l'auteur répond, le problème qu'il construit, le sens de sa thèse, la cohérence de son argumentation, etc. Autrement dit, comprendre un texte de philosophie, c'est d'une certaine façon penser avec l'auteur, c'est retrouver en nous-même son mouvement de réflexion. Pourtant, comment savoir si nous identifions correctement le sens du texte, si ce n'est exclusivement avec le texte lui-même ? Cela supposerait déjà de l'avoir déjà compris ! Il y a là un paradoxe qui fragilise l'intérêt de tout écrit philosophique, précisément en tant que simple écrit.

**(analyse du texte)** La situation n'est pas la même avec l'oral, et on peut lire en creux dans la fin du texte ce qui fait selon Platon la supériorité essentielle de l'oral sur l'écrit. Notons que l'oralité, dans ce texte, est d'abord définie comme mode d'interaction : elle est comprise comme situation de dialogue. D'une certaine façon, le dialogue est la possibilité d'une double adaptation. C'est d'abord l'adaptation de celui qui parle à celui qui écoute : on ne parle pas de la même façon à un enfant qu'à un érudit, alors que l'écrit roule toujours de la même façon, quel que soit son lecteur. C'est ensuite, symétriquement, l'adaptation de celui qui écoute à celui qui parle : quand l'auditeur ne comprend pas, saisit mal, il a toujours la possibilité d'interrompre le locuteur pour lui demander des éclaircissements ; l'écrit, lui, « a toujours besoin de son père » - c'est-à-dire de son auteur – dans la mesure où il a besoin de lui pour en préciser la compréhension correcte, et le défendre contre les lectures injustes. C'est ainsi que l'écrit dépend toujours de l'oral, mais jamais l'inverse.

**(interprétation du texte)** Ceci étant, le fait d'avoir défini l'oralité comme un certain mode d'interaction nous permet d'aller plus loin dans notre interprétation du propos de Platon. Si c'est exclusivement la dimension de *dialogue* qui définit l'oralité dans ce texte, il faut bien reconnaître qu'il y a des discours prononcés à l'oral qui ne s'ouvrent pas au dialogue. Ce sont par exemple tous les discours simplement appris et répétés, dont le locuteur n'est pas l'auteur : on peut penser, d'une part, aux discours composés par les logographes, qui devaient être appris et récités au tribunal par le client pour sa défense. On pense aussi aux poèmes homériques, dont Platon reconnaît certes la grande beauté, mais aussi le caractère dangereux : le rhapsode qui les récite ne sait pas lui-même exactement ce qu'il dit et quelles représentations il impose à ses auditeurs. On pourrait alors dire que ces discours, quoique présentés à l'oral, sont bien essentiellement des écrits. Cela nous permet de donner un sens au vocabulaire du texte, qui abandonne vite la notion « d'écrit » pour lui substituer celle de « discours », c'est-à-dire donc tout monologue fermé, qu'il soit donné à l'écrit ou à l'oral.

**(synthèse du texte)** Dans ce texte, Platon s'attache à déconstruire l'opinion commune qui voudrait que le discours oral ne soit qu'une version faible et approximative de pensées qui pourraient s'énoncer à l'écrit dans leur plus grande perfection. Penser cela, c'est concevoir la pensée elle-même comme un texte, comme une exposition rigide et ordonnée de vérités définitives. En réalité, ce qui peut nous sembler approximatif dans l'oralité est aussi ce qui fait sa grande vigueur : c'est la capacité de notre pensée à se reprendre, à se réexposer, à se modifier, à se contredire parfois pour mieux se transformer, selon les exigences de l'auditeur. **(dernier problème)** Mais alors, si la pensée philosophique ne vit dans sa vérité qu'à l'oral, pourquoi Platon écrit-il des livres de philosophie ? N'y a-t-il pas une contradiction entre le fait de tenir ce discours et de *l'écrire* ?

**(réponse au dernier problème)** On pourrait supposer, comme certains l'ont fait, que la véritable pensée de Platon ne peut pas être trouvée dans ses livres, et qu'elle était réservée à un enseignement exclusivement oral dispensé dans son Académie. Cette hypothèse ne nous semble pas nécessaire. Si comme nous l'avons dit il existe des discours à l'oral, il doit pouvoir exister aussi des textes qui dépassent le simple monologue fermé. Ce sera la stratégie d'écriture de Platon en philosophie. Plutôt qu'un monologue dogmatique dans lequel l'auteur exposerait le vrai, Platon préfère en passer par une multiplicité des voix, en faisant dialoguer des personnages qui ne représentent jamais vraiment la position de l'auteur. C'est dans cette multiplication dynamique de pensées qui s'affrontent que le lecteur est invité à mettre en mouvement sa pensée propre. La question, pour Platon, n'est donc pas vraiment de savoir si l'oral en soi est préférable à l'écrit. Il s'agit plutôt de déterminer ce que signifie bien parler, ce qui pose immédiatement la question de savoir ce que signifie penser. C'est donc une question qui engage directement la philosophie elle-même, dans son essence et dans son projet.